

tous ces messieurs à gros salaires ? Il ne le faut pas.

“Le Lac St-Jean aux Canadiens-français.”

LIVIVS.

LOUIS VEUILLOT

(Suite)

Quant à Mgr Sibour, il retira spontanément son ordonnance, non toutefois sans avoir prié Rome d'engager Louis Veillot à solliciter ce retrait, ce que fit celui-ci par obéissance, quoique à contre-cœur, ignorant d'ailleurs, par une délicatesse du pape, que la démarche était demandée par l'archevêque.

L'*Univers* sortit donc glorieux et triomphant de ce grave conflit. Mgr Parisis écrivit à Louis Veillot : “Quelle merveille que cette encyclique et quelle magnifique consolation pour l'*Univers* d'en avoir été l'objet !” Dans le camp gallican, l'abbé Maret exprimait son amertume et celle des siens : “Je suis triste et désolé au delà de toute expression...” L'*Univers*, toujours attaqué, toujours vainqueur, couvert de la protection de Rome, prenait une importance unique dans la presse du monde entier. Il était devenu, selon un autre mot de l'illustre évêque de Langres, “une grande institution catholique.”

Oui, cette “institution” était à l'image de celui qui l'avait créée, catholique avant tout. La politique de Louis Veillot se résumait dans ce mot d'un Père de l'Église : *Solutio omnium difficultatum Christus*. Son idéal eût été l'exacte subordination des deux sociétés, telle que l'avait réalisée le Moyen Age. Au moins voulait-il, en acceptant les faits accomplis et en tenant compte du triste héritage des révolutions légué au monde moderne par le libre examen et la libre pensée, que toutes les institutions, lois, peuples, gouvernements, travail, s'inspirassent toujours de l'esprit chrétien. L'Église ne devait pas cesser d'être la clef de voûte de l'édifice social, lequel s'écroulait, l'appui manquant. Il le dit, et sans ambages, aux conservateurs, aux libéraux, aux révolutionnaires, aux ouvriers, aux bourgeois, aux nobles, aux princes, à Louis-Philippe, à Louis-Napoléon,

à Napoléon III. Il ne fut ni monarchiste, ni républicain, ni constitutionnel ni impérialiste. Il fut tout cela, quand les intérêts de la religion étaient sauvegardés ; sinon, point. Voilà ce qui explique les apparentes tergiversations de sa politique, encore bien que, toutes choses égales d'ailleurs, il préférât l'état monarchique. Au reste, son désintéressement fut entier, et maintes fois il refusa les faveurs gouvernementales, ne chérissant rien à l'égal de sa liberté d'écrivain catholique.

La besogne absorbante de l'*Univers* n'empêchait pas Louis Veillot de poursuivre la série de ses ouvrages. Il fit paraître, durant ces dix années, les *Français en Algérie*, un des livres où son frère dit qu'il mit le plus de travail, les *Libres penseurs*, dignes des *Caractères* de La Bruyère, l'*Esclave Vindex* et le *Lendemain de la victoire*, dialogues socialistes que, par leur vivante actualité, l'on dirait écrits d'hier, la *Petite Philosophie*, qui a pris place dans les admirables *Historiettes et Fantaisies*, divers pamphlets et morceaux littéraires, dont une maîtresse étude sur *Lamartine romancier*. Il songeait toujours à écrire son livre de prédilection, *Frère Christophe, l'ami du peuple*, comme contre-partie au *Juif Errant* d'Eugène Sue. Son plan était tout tracé, mais il ne put jamais l'exécuter. Ce fut le regret de sa vie. Ajoutez à ces travaux une correspondance dont il semble qu'elle devait lui prendre ses journées entières. M. Veillot nous en donne le stupéfiant détail pour un mois.

Il fallait pourtant du relâche. Louis Veillot s'accordait, rarement, quelques semaines de vacances. Force lui était pour cela de s'arracher au journal. Avec quel plaisir il se sauvait de Paris, loin du bruit, de la politique et des journaux ! On le voit alors, tantôt en Alsace, chez son ami, Théodore de Bussière, où il jouit avec enivrement du grand air et de cette vie de château dont il a tracé un si ravissant tableau dans *Cà et là*, tantôt en Savoie, où il revit les scènes enchantées de son voyage de noces, tantôt à Bruxelles, auprès du prince de Metternich, qu'il charme, étonne et instruit, tantôt enfin à Rome, la

patrie de son âme et de sa foi. Durant ces vacances, entre les heures de causerie, il lit, écrit, prend des notes, visite les églises et les monuments, correspond avec ses amis et sa “douce Mathilde” ; ou bien il s'égare à travers champs ou dans quelque sentier perdu de la montagne, respirant avec volupté les parfums de la plaine et les senteurs des bois, faisant sa prière avec les petits oiseaux, ne se lassant pas de contempler dans une muette admiration les spectacles de Dieu dans la grande nature. Mais ces heures, très douces, sont fugitives, car on ne se passe guère de lui au journal.

Bien doux aussi et reposants sont ses moments de vie intime, quoique pris à la dérobée. Nous connaissions déjà chez lui le fils, le frère, l'ami. Ici nous avons de plus l'époux et le père. Je ne sais quelle *doctoresse* a débité des calembredaines sur le mariage de Louis Veillot, sur la froideur qu'il témoignait à sa femme, sur l'ennui où il la laissait languir. Tout cela est pure fantaisie et pleurnicherie. Si cette personne peut douter de quelque chose, qu'elle prenne seulement la peine de lire les quelques pages où M. Eugène Veillot montre le grand journaliste dans son intérieur. Elle connaîtra là le cœur de Louis Veillot. Qu'elle l'entende lui-même dans les lettres qu'il écrit à sa “bonne petite femme”, qu'il en écrit à ses amis, où il pleure sa mort, dans ce qu'il en redit au bout de vingt ans. Quels accents de bonté, de tendresse, de poignante douleur et d'inaltérable fidélité ! Et quelles paroles ne trouve-t-il pas pour exprimer ses joies et ses deuils paternels ! Jamais vit-on pareilles merveilles de sentiment ? Jamais entendit-on la fibre humaine résonner de la sorte ? Il faut, en vérité, n'avoir pas lu une ligne de la correspondance de Veillot pour l'accuser d'indifférence.

Louis Veillot, goûtant un bonheur intense à vivre entouré de son épouse et de ses enfants, ne désirait rien d'autre. Quelques amis de choix, assez souvent une invitation à dîner donnée ou reçue ; mais pas de cercle, pas de salons, pas de théâtre, qu'il aimait pourtant. Il ne s'arrêta qu'un mo-